Bulletin de l'Ecole française
d'Extrême-Orient

III. Nouvelles données sur les origines du royaume khmèr : la stèle de Văt Luong Kău près de Văt P'hu

Georges Cœdès

Citer ce document / Cite this document :

Cœdès Georges. III. Nouvelles données sur les origines du royaume khmèr : la stèle de Văt Luong Kău près de Văt P'hu. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 48 N°1, 1956. pp. 209-220;

doi : https://doi.org/10.3406/befeo.1956.1288

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1956_num_48_1_1288

Fichier pdf généré le 08/02/2019

ÉTUDES CAMBODGIENNES XL

NOUVELLES DONNÉES
SUR
LES ORIGINES DU ROYAUME KHMÈR

LA STÈLE DE VĂT LUONG KĂU[1]
PRÈS DE VĂT PʿHU

par

G. CŒDÈS

Dans l'état actuel des connaissances sur le passé de la péninsule indochinoise, on considère que le royaume khmèr s'est constitué à la fin du VI^e^ siècle de l'ère chrétienne aux dépens du Fou-nan qui, du II^e^ au VI^e^ siècle, avait exercé sa suprématie sur le Sud et le Sud-Est de cette péninsule[2].

On place aux environs de l'actuelle ville de Basăk (dont le nom correct est Champasăk) et du vieux monument khmèr de Văt Phʿu, au pied de la sainte montagne du Liṅgaparvata dont le sommet porte une énorme pierre dressée d'origine naturelle, le centre primitif du pays auquel les Chinois donnent le nom de *Tchen-la*, et que l'épigraphie du Cambodge ankgorien appelle *Kambujadeṛa*, «le pays des descendants du (rishi) Kambu». C'est là que, dans un passé indéterminé, auraient régné, sous la suzeraineté du Fou-nan, les premiers rois des Kambuja, Ḳrutavarman et Ḳreṣṭhavarman. Au cours du VI^e^ siècle, une princesse de cette famille[3] aurait épousé le petit-fils de Rudravarman, dernier roi du grand Fou-nan[4] : par ce mariage, ce prince founanais nommé Bhavavarman serait devenu le chef des Kam-

(1) Cette étude, à l'exclusion du texte et de la traduction de la stèle, a été présenté au XXIII^e^ Congrès international des Orientalistes à Cambridge, le 23 août 1954.

(2) G. Cœdès, *Les Etats hindouisés*, p. 113-120.

(3) Nommée Kambujarājalakṣmī, d'après le témoignage, malheureusement tardif (fin du XII^e^ siècle), de l'épigraphie de Jayavarman VII (*BEFEO*, VI, p. 71 ; XLI, p. 284).

(4) La connaissance de cette filiation résulte : 1° Des inscriptions de Mahendravarman à l'embouchure de la rivière Mun (*Ibid.*, XXII, p. 58, 385) ; 2° Du témoignage d'une inscription de Mī-so'n qui présente Bhavavarman comme un descendant du couple Kauṇḍinya-Somā (*Ibid.*, IV, p. 923) ; 3° Du témoignage de l'inscription de Bàkséi Caṃkrōṅ qui donne Rudravarman comme le chef de branche de la dynastie préangkorienne (*Inscr. du Cambodge*, IV, p. 96).

Persée creative commons

buja. A la mort de Rudravarman, qui était fils d'une concubine et avait succédé à son père Jayavarman en supprimant l'héritier légitime [1], il est possible que Bhavavarman, dévot zélateur de Çiva, ait voulu revendiquer sa succession contre un essai de restauration de la branche légitime bouddhiste. Quoi qu'il en soit, en partant, croit-on, de la région de Basăk en direction du Sud, il entreprit avec son frère et futur successeur Citrasena-Mahendravarman, la conquête du Fou-nan, achevée dans la première moitié du VII[e] siècle par Īçānavarman I[er].

Ces vues sur les origines du royaume khmèr sont basées sur le témoignage des histoires dynastiques chinoises et sur divers documents épigraphiques. Elles ne cadrent qu'imparfaitement, d'une part avec les légendes écrites et les traditions orales des Khmèrs, d'autre part avec l'épigraphie des premiers conquérants du Fou-nan, Bhavavarman et Citrasena.

Légendes et traditions sont unanimes pour représenter le royaume khmèr comme s'étant constitué aux dépens des Chams installés à Champasăk (Basăk) [2]. Quant à l'épigraphie des conquérants du Fou-nan sur le moyen Mékong et dans le Sud du plateau de Kôrat, elle se compose de plusieurs inscriptions faisant allusion à leurs victoires dans ce pays [3], et marquent en quelque sorte les étapes de leur occupation définitive d'une région qui, dans les conceptions actuelles, est supposée avoir été le centre du royaume de leurs prédécesseurs, et d'où ils seraient partis vers le Sud à la conquête du Fou-nan.

L'objet de cette étude est de faire connaître un document épigraphique inédit, qui est peut-être susceptible de résoudre ces difficultés, et qui projette en tout cas un jour nouveau sur les origines du Cambodge.

Parmi les inscriptions provenant du monument de Văt Ph'u et de ses environs immédiats, j'ai mentionné dans le volume V des *Inscriptions du Cambodge* (p. 9) une stèle (K. 365) provenant de Văt Luong Kău, et connue précédemment sous les noms de « stèle de la mission catholique » et de « stèle de Ban Pra Non ». Ne disposant alors que d'estampages très médiocres sur lesquels je ne pouvais distinguer que quelques mots, j'en avais différé la publication, me bornant à constater que « c'est la plus ancienne inscription provenant de Văt Ph'u : son écriture, avec le *ra* aux hastes inégales, est très proche de celle des inscriptions du Fou-nan ».

Depuis lors, j'ai reçu de bonnes photographies de la pierre originale dont l'examen m'a permis de compléter la lecture fragmentaire faite d'après l'estampage « à la chinoise » de l'École Française d'Extrême-Orient (n° 918), et d'établir un déchiffrement presque complet.

M. Archaimbault, membre de l'École Française d'Extrême-Orient, qui a visité Văt Luong Kău et a pris l'heureuse initiative de faire photographier l'inscription par le Service français d'information, m'a donné sur l'emplacement exact de la stèle les renseignements suivants. Elle se trouve près de la rive droite du Mékong, immédiatement au Sud de l'embouchure du ruisseau nommé Huei Să Hua, au Nord de la chaussée reliant le Mékong à Văt Ph'u ; la mission catholique est située au Sud de cette chaussée, et la rivière Huei P'a Nôn citée par Parmentier [4], encore plus au Sud (fig. 4).

La stèle, de section carrée, taillée dans une pierre dont le grain semble assez grossier, porte 16 lignes en langue sanskrite sur chacune de ses faces. L'écriture

---

[1] *Les Etats hindouisés*, p. 144.
[2] E. Porée-Maspero, *Nouvelle étude sur la Nāgī Somā*, in *J.A.*, 1950, p. 237.
[3] *Les Etats hindouisés*, p. 118.
[4] *BEFEO*, XIII, p. 56.

est nettement antérieure à celle des plus anciennes inscriptions du Cambodge préangkorien, celles de Bhavavarman et de son frère Citrasena-Mahendravarman. Non seulement le caractère *ra* est fait de deux hastes inégales, mais encore la nasale cacuminale *ṇa*, au lieu de comporter quatre jambages, a simplement la forme du *na* dental augmenté de deux petits crochets de part et d'autre de l'extrémité supérieure du trait vertical médian; le crochet gauche du *ya* remonte moins haut que les deux autres traits verticaux; les traits intérieurs du *ma* se croisent à la façon d'un X; et surtout les consonnes finales dépourvues de voyelle, au lieu d'être sur-

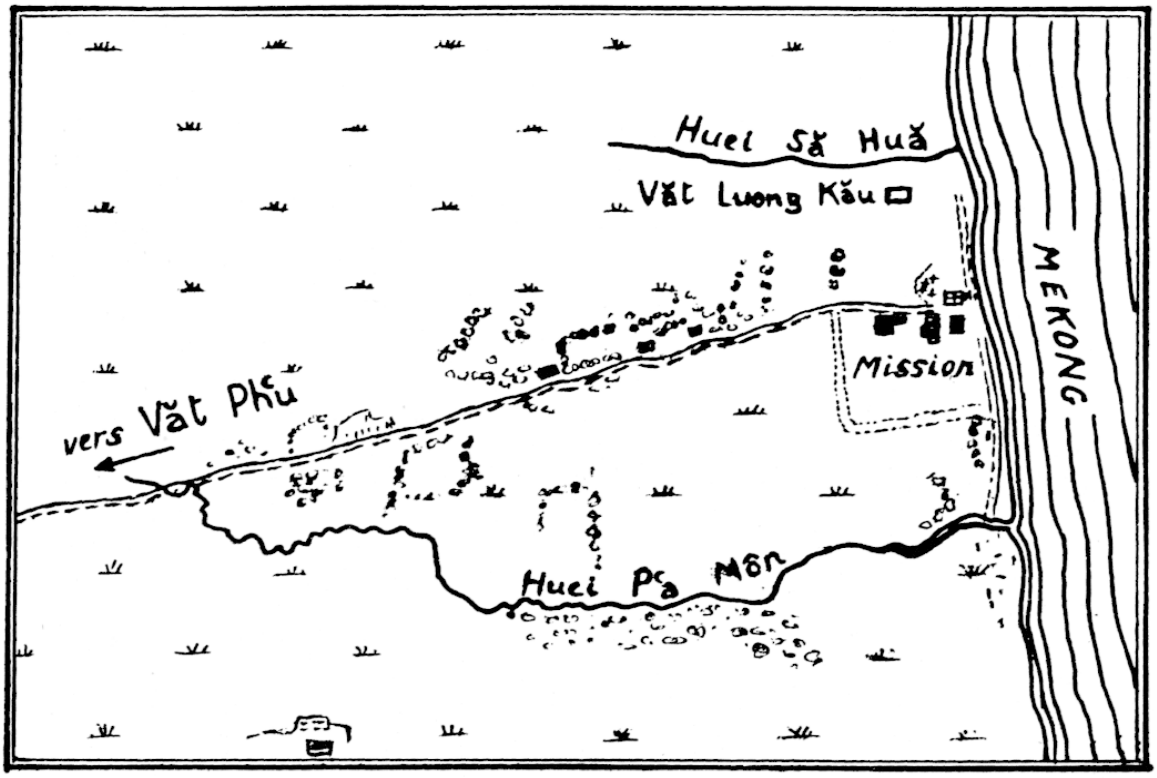


Fig. 1. — Situation de la stèle de Vǎt Luong Kǎu.

montées par le signe du virāma, sont représentées par un caractère de dimensions réduites tracé au-dessous de la ligne. Toutes ces caractéristiques, qui appartiennent à l'écriture Pallava du v^e^ siècle, se retrouvent dans la plus ancienne inscription du Fou-nan, celle de Guṇavarman, qui semble devoir se placer dans la seconde moitié de ce siècle[1]. En tout état de cause, l'inscription de Vǎt Luong Kǎu ne saurait être postérieure à la seconde moitié du v^e^ siècle.

Il s'agit maintenant de déterminer dans quel ordre doivent être lues les quatre faces de la stèle dont l'orientation actuelle n'est pas forcément originelle.

Trois choses sont certaines : 1° Le passage en prose qui occupe les trois derniers quarts de la face Nord continue sur la face Ouest; 2° Le passage à la première personne par lequel se termine la face Ouest et qui formule une *praṇidhi* continue sur la face Sud; 3° Le texte de la face Est fait suite à celui de la face Sud. Il résulte de ces constatations que l'ordre des faces est Nord-Ouest-Sud-Est.

---

[1] *BEFEO*, XXXI, p. 4.

Le texte commence sur la face Nord (A) par 4 lignes formant une stance *sragdharā*. A la ligne 5 commence un long passage en prose qui se poursuit sur la face Ouest (B) jusqu'à la ligne 10. De la ligne 11 de cette face B jusqu'à la ligne 13 de la face Est (D), le texte se compose de 21 *çloka* et les 3 dernières lignes de cette face forment une stance *mālinī*.

La stance *sragdharā* du début, qui soulève quelques difficultés de lecture, n'est pas à proprement parler une invocation, bien que, en mentionnant dans quelle intention le roi nommé plus loin fit une cérémonie méritoire (*kuçalavidhi*), elle trouve cependant l'occasion de nommer les trois dieux de la Trimūrti brâhmanique.

Le long passage en prose qui vient ensuite commence par l'éloge du roi Mahārājādhirāja Çrīmāñ Chrī Devānīka (l. 15), dont il est dit qu'il fut ondoyé par la faveur divine, et qu'il fut attiré d'un pays lointain et installé dans la puissance royale par la divinité du Liṅgaparvata. Le texte en prose se poursuivait sans doute par une description de la cérémonie à l'occasion de laquelle fut gravée la stèle : tout ce passage figure au début de la face B, qui est tellement ruinée que ni L. de Lajonquière, ni H. Parmentier n'ont jugé utile d'en prendre des estampages, et que le Service français d'Information n'en a pas davantage pris de photographie. L'estampage n° 918 de l'École Française d'Extrême-Orient n'est partiellement déchiffrable que dans le bas de la face, c'est-à-dire vers la ligne 11 où commence le texte en *çloka*.

Ce morceau poétique nous apprend qu'à l'occasion de la cérémonie, le roi prononça un vœu (*praṇidhi*) dont le texte rédigé à la première personne occupe les derniers *çloka* de la face B et les trois premiers de la face C. Le roi demande que les mérites acquis par lui à l'occasion de la cérémonie confèrent au *tīrtha* où il l'a célébrée des mérites exceptionnels. La suite du texte a pour objet de donner à cet endroit le nom de *Kurukṣetra*, et d'assurer à ceux qui le fréquenteront les mêmes mérites que ceux qui sont attachés à la fréquentation du Kurukṣetra dans l'Inde propre.

L'inscription se termine par une stance répétant, avec des louanges appropriées, le nom du roi Devānīka, inventeur du *tīrtha*. Elle ne comporte aucune date, mais on a vu que son écriture ne permet pas de la situer plus tard que la fin du v[e] siècle.

La question qui se pose maintenant est de savoir dans quelle lignée placer ce roi Devānīka, dont le nom est tout à fait dans la tradition pouranique, puisqu'il apparaît régulièrement parmi les ancêtres de Rāma, mais qui ne s'est encore rencontré dans aucune des dynasties indochinoises. Ce nom signifie soit « armée céleste », soit « éclat divin ».

Étant donné l'endroit où a été trouvée la stèle, la première idée qui vient à l'esprit est que c'est un roi des Kambuja, descendant du couple mythique Kambu-Merā et appartenant à la lignée de Çrutavarman-Çreṣṭhavarman. Mais un passage de l'inscription semble écarter cette hypothèse : Devānīka y est présenté comme étant venu d'un pays lointain (*durādeçād*, A, 12) pour se faire introniser.

On ne peut davantage songer au Fou-nan dont la succession dynastique aux v[e]-vi[e] siècles est bien attestée.

Par ailleurs, le style et la composition de l'inscription de Văt Luong Kău diffèrent en tous points de ceux des inscriptions du Fou-nan, comme de ceux des plus anciennes inscriptions du Cambodge préangkorien. Alors que celles-ci font un usage constant du *jihvāmūlīya* et de l'*upadhmāniya* à la place du *visarga* devant les gutturales et les labiales, l'inscription de Văt Luong Kău ignore ces signes ; alors que les inscriptions du Fou-nan et du Cambodge commencent toujours par une stance d'invocation, on vient de voir que la première stance du texte de Văt Luong Kău mérite à peine cette dénomination ; enfin, tandis que les inscriptions du Fou-nan et du

Cambodge préangkorien ignorent l'usage de la prose, la *praçasti* du roi Devānīka et la description de la cérémonie célébrée par ses soins sont rédigées en prose.

Or, toutes ces caractéristiques, absence du *jihvāmūlīya* et de l'*upadhmāniya*, absence de stance liminaire d'invocation, usage de la prose pour l'éloge du roi, se retrouvent dans les premières inscriptions du Champa, de sorte qu'on en vient à se demander si Devānīka ne serait pas un souverain cham [1].

Cette hypothèse n'est pas extravagante, si l'on se rappelle ce que je disais tout à l'heure, à savoir que légendes et traditions cambodgiennes s'accordent à représenter le pays comme ayant été conquis sur les Chams. De plus, le dieu de Văt Ph'u, Bhadreçvara, porte le même nom que le dieu national des Chams vénéré dans la ville sainte représentée par les ruines de Mī-sơn, et enfin la ville située au pied du Liṅgaparvata s'appelle Champasăk.

L'histoire du Champa à la fin du v[e] et au début du vi[e] siècle n'est malheureusement pas fondée sur l'épigraphie et n'est connue que par les sources chinoises. Les seuls rois dont les noms en traduction chinoise offrent quelque ressemblance avec le nom du roi Devānīka sont Fan Tien-k'ai (règnant en 510 et 514), dont Pelliot a restitué le nom sanskrit en Devavarman [2], et plus anciennement Fan Chen-tch'eng (455, 472) nom dans lequel le mot *chen* 神 est un équivalent normal de *deva* et *tch'eng* 成 pourrait être une forme de *cheng* 晟 dans laquelle la clé 日 aurait été omise : or *cheng* signifie «éclat» qui est précisément un des sens de sanskrit *anīka* [3].

Cette correction, qui permettrait d'identifier Devānīka au roi cham Fan Chen-tch'eng, est en soi hautement hypothétique, mais comme elle vient s'ajouter à d'autres indices en faveur de l'origine chame de l'inscription de Văt Luong Kău, il ne convient pas de la rejeter *a priori*.

De toute façon, l'inscription de Văt Luong Kău oblige à réviser les conceptions actuelles sur les origines du royaume khmèr.

Tout d'abord, si dans la deuxième moitié du v[e] siècle la région de Basăk-Champasăk ne se trouvait pas encore sous l'autorité des Kambuja, il faut chercher plus au Sud le centre du futur Kambujadeça et le siège de l'autorité de Çrutavarman et de Çreṣṭhavarman, et par conséquent le point de départ de la conquête du Founan par Bhavavarman et son frère Citrasena-Mahendravarman.

C'est sur le moyen Mékong, au Sud des chutes de Khôn et dans la plaine située entre les Daṅrêk et la rive septentrionale du Grand Lac, que divers indices invitent à le situer désormais.

1. Une inscription provenant d'Aṃpĭl Rolum, à une trentaine de kilomètres au Nord-Ouest de Kŏṃpoṅ Thoṃ, place dans les environs immédiats de ce site archéologique la ville de Bhavapura, la capitale de Bhavavarman [4], qui est mentionnée dans plusieurs inscriptions et qu'on a jusqu'ici vainement cherché à localiser.

2. Le mari de la sœur de Bhavavarman fait une fondation à Văl Kantél sur la rive droite du Mékong à la hauteur de Stuṅ Trèṅ [5].

---

[1] M. Pierre Dupont veut bien me faire remarquer que son titre de Mahārājādhirāja répond à la titulature chame : Bhadravarman était *mahārāja* et Kandarpadharma *mahārājādhirāja*.

[2] *Liste provisoire des rois chams*, in *BEFEO*, IV, p. 384, note 3.

[3] Je dois ce renseignement à M. E. Gaspardone, qui a bien voulu me le proposer comme une «supposition théorique».

[4] *Inscriptions du Cambodge*, VI, p. 102.

[5] *ISCC.*, n° IV, p. 28.

3. Les inscriptions laissées par le frère de Bhavavarman sous son nom personnel de Citrasena, avant son avènement sous le nom de Mahendravarman, se trouvent le long du Mékong en aval des chutes de Kkôn à Crûoy Aṅpĭl (sur la rive droite, dans la province de Stưng Trèṅ) et à Thma Krê (sur la rive gauche au Nord de Kračèḥ). Ce n'est qu'après son avènement comme successeur de son frère qu'il place des inscriptions de victoire au Nord des chutes de Khôn, au confluent du Mun et du Mékong, et à Surin dans le Sud du plateau de Kôrat[1].

Doit-on conclure de ces derniers témoignages que la conquête de la région de Basăk-Champasăk (sur les Chams?) au Nord fut menée concurremment avec celle du Fou-nan au Sud? Peut-être ne s'agissait-il que de l'achèvement d'une entreprise remontant aux rois Çrutavarman et Çreṣṭhavarman, à qui l'épigraphie angkorienne attribue le mérite d'avoir « libéré » leur pays des « chaînes du tribut ». On pensait jusqu'ici qu'il s'agissait du tribut dû au Fou-nan en signe de vassalité; mais il s'agit peut-être du Champa, si les légendes et traditions cambodgiennes ont gardé le souvenir d'événements historiques.

Ces rois libérateurs n'ont sans doute pas régné dans un passé aussi reculé qu'on est enclin à le supposer. L'inscription de Băkŏu Çaṃkrŏṅ, le texte épigraphique angkorien qui fournit sur la protohistoire du Cambodge les détails les plus circonstanciés, compare Çrutavarman et ses successeurs aux bras de Viṣṇu, ce qui laisse supposer qu'ils furent au nombre de quatre[2]. Comme, d'après le même texte, ils régnèrent immédiatement avant les rois du Cambodge préangkorien (seconde moitié du VI^e^ et début du VII^e^ siècle), on est amené à placer Çrutavarman et Çreṣṭhavarman dans la seconde moitié du V^e^ siècle, c'est-à-dire à l'époque même où la paléographie tend à placer l'inscription de Devānīka.

On peut d'ailleurs avancer un nouvel argument en faveur de cette chronologie. Si la consécration de la sainte montagne du Liṅgaparvata au culte de Bhadreçvara — qui, fait à noter, n'est pas mentionné dans l'inscription de Devānīka — eut lieu à la suite d'une victoire des Khmèrs sur les Chams, il faut admettre que cette conquête eut lieu dès avant l'époque de Bhavavarman et de son frère, car l'histoire des Souei, qui donne des renseignements antérieurs à 589 dit déjà que sur la montagne *Lin-kia-po-p'o* (*Liṅgaparvata*) se trouvait un temple consacré à *P'o-to-li* (*Bhadreçvara*)[3].

Voici maintenant comment, à la lumière des données nouvelles fournies par l'inscription de Văt Luong Kău, on peut essayer de se représenter la succession des événements qui amenèrent la formation du royaume khmèr.

Au V^e^ siècle, la vallée du moyen Mékong en amont des chutes de Khôn était sous la dépendance d'une dynastie que certains indices tendent à faire considérer comme régnant au Champa. La plaine au Sud des Daṅrêk et la vallée du moyen Mékong en aval des chutes de Khôn se trouvaient placées sous l'autorité de chefs que l'épigraphie angkorienne qualifie de Kambuja, et qui devaient être plus ou moins inféodés au Fou-nan.

Dans la seconde moitié du V^e^ siècle, sous le règne du roi Devānīka de la stèle de Văt Luong Kău (= Fan Chen-tch'eng du Champa?), ou d'un de ses successeurs, les rois Kambuja nommés Çrutavarman et Çreṣṭhavarman entreprirent d'étendre

---

(1) Il convient pourtant de signaler qu'une réplique de l'inscription de Citrasena à Crûoy Ampil et à Thma Krê a été trouvée dans le district de Nang Rong au Sud-Est de Kôrat (*BEFEO*, XXII, p. 92).

(2) *Inscriptions du Cambodge*, IV, p. 96, n. 4.

(3) *Les États hindouisés*, p. 114.

leur pouvoir sur la région située au Nord des Daṅrêk : l'installation sur le Liṅgaparvata, la montagne de Văt Ph'u, du culte de Bhadreçvara, dieu national du Champa, marque vraisemblablement leur victoire sur les Chams et l'occupation du pays de Basăk-Champasăk. La conquête de toute la partie méridionale du plateau de Kôrat et de la vallée du moyen Mékong jusqu'à l'embouchure de la rivière Mun, fut achevée par le cinquième et le sixième rois de la dynastie des Kambuja, Bhavavarman et son frère cadet Citrasena-Mahendravarman, princes d'origine founanaise. Pour les raisons exposées au début, les deux frères se tournèrent contre le Fou-nan dont ils amorcèrent la conquête, forçant la Cour à quitter l'ancienne capitale Vyādhapura (Bà Phnoṃ) pour aller s'installer plus au Sud, de l'autre côté du Mékong, à Naravaranagara (Aṇkor Bórĕi). Cette conquête fut achevée par Īçānavarman, fils et successeur de Mahendravarman, qui, après avoir résidé quelque temps à Bhavapura (près d'Aṃpĭl Rolu'm), la capitale de ses prédécesseurs, où une inscription du Champa signale sa présence [1], construisit une nouvelle capitale à Īçānapura (Sambór-Prei Kŭk), à une quarantaine de kilomètres à l'Est de Bhavapura.

Quelle que soit la valeur de cette reconstruction, une chose est certaine : la stèle de Văt Luong Kău fait connaître un roi ayant régné dans la région de Basăk-Champasăk à la fin du v[e] siècle, venu de loin à l'appel de la divinité du Liṅgaparvata pour consacrer un nouveau *tīrtha* au pied de la sainte montagne. Si, comme divers indices le donnent à penser, il s'agit d'un des rois du Champa, les vues actuelles sur l'origine et la formation du Cambodge doivent être révisées : c'est ce que j'ai tenté de faire, sans toutefois me flatter d'y avoir pleinement réussi.

INSCRIPTION DE LA STÈLE DE VĂT LUONG KĂU

TEXTE

Face A (Nord)

I (1) vyāsaṃ māyāsahasrañ jagad idam akhilaṃ yais tribhir nnaikakāle
(2) gacchaty antaṃ nimagnaṃ bhavasalilanidhau tārayanti sma ye ca
(3) brahmopendreçvarāṇāṃ sanikhilamanujaṃ satvabhāvañ ca teṣā(4)m
ādhṛnnṛṇāṃ narendraḥ kuçalavidhim imaṃ yaç cakārā ∪ [2] hetoḥ //

(5) ity evāyaṃ çrīçaṅkaranārāyaṇapitāmahādisarvvadeva(6)prasādābhiṣiktaḥ pūrvvenārjjitaçubhakuçalanimittasaṃbhā(7)vitasarvvakarmmātimānuṣakarmmā yudhiṣṭhira iva saddharmmasthitau (8) [vivu]dhanarapatir iva prajāpālane dhanañjaya iva ripugaṇa(9)vijaye indradyumna iva bhuriyajñavidhāne çibir iva dāne mahā(10)dāne bhagavanmahāpuruṣabrahmaṇyatānucārīva brāhmaṇyabhāve (11) kanakapāṇḍya [3] iva nyāyarakṣaṇe mahodadhir iva gāmbhīryye merur iva (12) sthairyye pūrvamatena bhagavatā

---

[1] *BEFEO*, IV, p. 923; cf. p. 101.
[2] Caractère compliqué et peu lisible.
[3] La lecture *°pāṇḍya* est incertaine.

çrīliṅgaparvvatenāsmin dūradeçād ā(13)nītādhiṣṭhito mahādhirājyaiçvaryye viçiṣṭavispaṣṭāṣṭārddhākṣara(14)maṅgalanāmadheyo dviṣadanekānīkāvāptavijayo vijaya iva (15) mahārājādhirājaç çrīmāñ chrīdevānīkaḥ apārasaṃsārasāgarā(16)t taraṇāya sarvvasatvān uddiçya mahāgnimakhapurogamaṃ sānekagosahasra

Face B (Ouest)

Jusqu'à la ligne 7, on ne distingue que des caractères isolés, ou des bribes ne donnant pas de sens suivi. De la ligne 8 à la ligne 10, le texte qui semble toujours être en prose est susceptible d'une lecture fragmentaire.

(8) saṃvarddhanaṃ mahāpāpapāvanaṃ mahātīrttham . ñ cakāra (9) k. — pakarānekaka. . . gavāṃ sahasra. . . (10) ne tarppayad āhutaṃ. . . rvva. . . sya nā. . . . d eva //

Les lignes 11 à 16 sont en vers.

II	(11) -- puragapradeça	sarvvair vvasudhenuraira[t]nā ---
	(12) --- harīça-	pratimābhir nnaikayajña --- çcana
III	(13) sasadasyair dvijair sārddhaṃ	agnihotra ⌣ - tadā
	(14) uttamoddharaṇāṃ --	cakāra praṇidhiṃ nṛpaḥ
IV	(15) yan mayopārjjitapuṇyaṃ	ya - deve ⌣ - tthitaṃ
	(16) tad · evāst[u]----	tīrtthani - ⌣ - phalam

Face C (Sud)

V	(1) ye vasanti mahātīrthe	tatra ca ye mṛtā narāḥ
	snavanaṃ ye ca kurvvanti	(2) tatphalaṃ prāpnuvantu te //
VI	yat tatpuṇyopamaphalaṃ	prabhāsādipurākṛteḥ
	(3) -- nāma tad evātra	bhavatu dhṛtam adya me //
VII	ye devā yajñabhāgārttha(4)[m	ā]gatā rohitā divi
	brahmopendreçvarādyās te	tan nāma pradiçantu vai //
VIII	(5) [itye]vam ādipraṇidhī	rājñaç cintayatas tadā
	nāmagataṃ kurukṣetra (6)	--- pyaphalais samam //
IX	yat pūrvvābhihitaṃ svarggyaṃ	phalaṃ devarṣikīrttitaṃ
	(7) [kurukṣe]tre tad evāstu	kurukṣetre navotthite //
X	ṛṣiṇā kuruṇā pūrvvaṃ	(8) -- kṣetrīkṛtaṃ satāṃ
	tasmād iti kurukṣetraṃ	khyātaṃ tīrttham mahāphalam //
XI	(9) ta[trai]vāpi kurukṣetre	vāsunā samudīritāḥ
	(10) mahāduṣkṛtakarmmāṇaṃ	nayanti paramāṅ gatim //
XII	(11) kurukṣetraṅ gamiṣyāmi	kurukṣetre vasāmy aham
	(12) ye vasanti kurukṣetre	te vasanti triviṣṭape //

XIII (13) pṛthivyāṃ naimiçaṃ puṇyam antarīkṣe tu puṣkaram
(14) nṛpānām api lokānāṃ kurukṣetraṃ viçiṣyate //

XIV (15) tannāmakīrttanenāpi kena hy ā saptamaṃ kulam
(16) kiṃ punar yye tu sevante manujā dharmmabuddhayaḥ //

Face D (Est)

XV (1) açvamedhasahasrasya vājapeyaçatasya ca
gavāṃ çatasahasrasya (2) saṃmyag dattasya yat phalaṃ //

XVI tat phalaṃ tu kurukṣetre kurvvanti snavanādi ye
(3) tatrāpy ahetu duṣprāpaṃ labhante te dhruvaṃ phalam //

XVII ityevamādikuçalaṃ (4) pūrvvam uktaṃ surarṣibhiḥ
tad evātra kurukṣetre labhantu bahavo ja[nāḥ //]

XVIII (5) yāni tīrtthasahasrāṇāṃ kurukṣetre phalāni ca
atra niçceṣatas tā[ni] (6) santu sannihitāni ca //

XIX arddhayojanam āyāmam asya tīrtthasya kīrtti[tam]
(7) yaṃ yaṃ pradeçam āgamya sa mahāpāpapāvanaḥ //

XX (8) ye çarīraparityāgaṃ kurvvanti snavanañ ca ye
(9) ye tṛṣṇayā ca sevante pivanti ca samāhitāḥ //

XXI (10) yeṣām agnimakhādīnāṃ dānānāṃ naikasampadām
(11) phalāni yāny açeṣāṇi prāpyantāṃ tāni te janāḥ //

XXII (12) pāpiṣṭhākhilapuruṣā mucyantāṃ bahupāpataḥ
(13) kiṃ punar dharmaniratā mahātīrtthaniṣevanāt //

XXIII (14) kuçalacapaladhārādhautasarvvāṅgadeças
svabhujabalayaça(15)s sragdāmacārūttamāṅgaḥ
duradhigatamahāçrīgandhakas tīrttham agryaṃ
(16) janayati bhuvi devānīka ity āptanāmā //

TRADUCTION

I. Le roi a célébré cette cérémonie pour ..... de ces .....[1] Brahmā Upendra (Viṣṇu), et Īçvara (Çiva) qui, tous trois séparément, mènent tout cet univers à l'extension, aux mille formes de l'illusion, et à la destruction, et qui font passer (sur l'autre rive) la condition d'existence, y compris toute l'humanité, immergée dans l'océan de la naissance.

C'est ainsi que ce (roi), ondoyé par la grâce des dieux Pitāmahā (Brahmā), Nārāyaṇa (Viṣṇu), Çaṅkara (Çiva) et des autres, — dont les actes surhumains et tous les (autres) actes sont considérés comme résultant des brillants mérites acquis par lui dans le passé, — semblable à Yudhiṣṭhira par sa persévérance dans la Loi, —

---

[1] La lecture *ādhṛnnṛṇām* n'est ni satisfaisante, ni même certaine.

semblable au roi des dieux par la protection de ses sujets, — semblable à Dhanañjaya (Arjuna) par ses victoires sur les troupes ennemies, — semblable à Indradyumma[1] par la célébration de nombreux sacrifices, — semblable à Çibi[2] par sa générosité et les (seize) grands dons, — semblable à un dévot zélateur du bienheureux Mahāpuruṣa par sa condition brāhmanique, — semblable à Kanakapāṇḍya[3] par sa protection de la bonne conduite, — semblable au grand Océan par sa profondeur, — semblable au Meru par sa stabilité, — amené d'un pays lointain et installé dans cette puissance royale suprême[4] par le bienheureux Çrī Liṅgaparvata honoré depuis l'antiquité, — portant un nom auspicieux de quatre syllabes intelligible et caractéristique, — ayant, tel Vijaya (Arjuna), obtenu la victoire sur les innombrables armées ennemies, — ce grand roi suprême des rois, le fortuné Çrī Devānīka, en vue de faire passer tous les êtres hors de l'océan sans rivage de la transmigration, (ayant célébré des cérémonies) à commencer par un grand sacrifice au Feu, et (offert) d'innombrables (dons) de milliers de vaches.....

.....

(B, l. 8) il a fait ce Mahātīrtha qui fait prospérer ... et purifie des grands péchés...

II. ..... le pays précédé de .....[5] avec toutes les richesses, vaches, biens ..... avec les images de ... Viṣṇu et Çiva ..... plus d'un sacrifice .....

III. avec les brâhmanes, y compris le *sadasya*[6], le roi (célébra) un *agnihotra* ..... élévation suprême ..... il fit cette prière :

IV. Le mérite acquis par moi ..... qu'il soit ici le fruit (de la fréquentation) du *tīrtha.*

V. Puissent les gens qui demeurent au Mahātīrtha, ceux qui y sont morts, ceux qui y font des ablutions, en recueillir le fruit.

VI. Puisse le fruit, équivalent au mérite des actes précédemment accomplis à Prabhāsa(tīrtha)[7] et autres lieux ..... m'échoir ici-même en partage aujourd'hui.

VII. Puissent les dieux Brahmā, Upendra (Viṣṇu), Īçvara (Çiva) et les autres, venus (ici) par désir d'une part du sacrifice, une fois remontés au ciel, proclamer ce nom.

VIII. Telle est la prière du roi réfléchi; ..... nommé Kurukṣetra, équivalent par son fruit.

IX. Puisse le fruit céleste, proclamé autrefois dans le Kurukṣetra et célébré par les Devarṣi, se trouver ici dans le nouveau Kurukṣetra.

X. Autrefois le ṛṣi Kuru a fait un champ ..... des gens de bien : c'est pourquoi ce *tīrtha,* qui procure de grands fruits, est appelé Kurukṣetra.

---

(1) Nom porté par plusieurs rois légendaires et historiques.

(2) Fils d'Uçinara et de Mādhavī, voir *MBh.,* III et VII, p. 58.

(3) La lecture °*pāṇḍya* n'est pas absolument certaine, ce qui ne facilite pas l'identification de ce personnage.

(4) M. Pierre Dupont veut bien me signaler la possibilité que le roi soit venu au *tīrtha* situé au pied du Liṅgaparvata pour y être ondoyé avec l'eau du Mékong qui, encore aujourd'hui à Bangkok et à Phnom Penh, est utilisée lors du couronnement royal, concurremment avec celle des autres grandes rivières du Siam et du Cambodge.

(5) Les deux premiers caractères de la ligne 11 semblent devoir être les *liṅga°*.

(6) Brâhmane assistant au sacrifice, et chargé de corriger les fautes commises.

(7) Célèbre lieu de pèlerinage sur la côte du Gujarat.

XI. Puissent ceux qui ont été appelés par Vāsu ici-même, dans ce Kurukṣetra, conduire à la condition suprême celui qui a commis un grand péché.

XII. Puissé-je aller au Kurukṣetra; je demeure dans le Kurukṣetra; ceux qui demeurent dans le Kurukṣetra, ceux-là demeurent au ciel.

XIII. Sur terre, le Naimiṣa[1] est mérite, au ciel c'est Puṣkara[2]; pour les hommes, y compris même les rois, c'est le Kurukṣetra qui est le meilleur,

XIV. par la seule proclamation de son nom, et cela jusqu'à la septième génération : à quoi bon parler des gens qui le fréquentent avec l'intelligence de la Loi ?

XV. Le fruit, obtenu au complet, de mille *aśvamedha*, de cent *vājapeya*, et du don de cent mille vaches,

XVI. ce fruit difficile à obtenir sans raison est obtenu avec certitude par ceux qui pratiquent au Kurukṣetra ablutions et autres (rites).

XVII. Puisse ce mérite, énoncé ainsi par les Surarṣi de l'antiquité être obtenu ici-même dans ce Kurukṣetra par de nombreuses gens.

XVIII. Puissent les fruits obtenus dans les mille *tīrtha* du Kurukṣetra être présents ici au grand complet.

XIX. La largeur de ce *tirtha* est réputée être d'un demi-yojana, de quelque côté qu'on y accède, il procure la purification des grands péchés.

XX. Ceux qui font abandon de leur corps, ceux qui font des ablutions, ceux qui fréquentent ....., ceux qui boivent, tous ensemble,

XXI. puissent ces gens obtenir au complet tous les fruits des dons extrêmement copieux d'un sacrifice au Feu et des autres.

XXII. Par la fréquentation du Mahātīrtha, puissent les pires pécheurs être délivrés de leurs nombreux péchés : à quoi bon parler des gens dévoués à la Loi?

XXIII. Celui dont tout le corps est arrosé par le flot ... de ses mérites, qui est réputé pour la force de ses bras, dont la belle tête porte une couronne, qui a le parfum, difficile à acquérir, de la grande Śrī, (ce roi) qui a reçu le nom de Devānīka, crée sur terre le meilleur des *tirtha*.

---

[1] Forêt, près de la rivière Gomatī, où le Mahābhārata est censé avoir été récité aux rishis par le sage Santi.

[2] Pièce d'eau près d'Ajmir, fréquentée comme lieu de pèlerinage, et aussi expression désignant le ciel.

NOTE ADDITIONNELLE

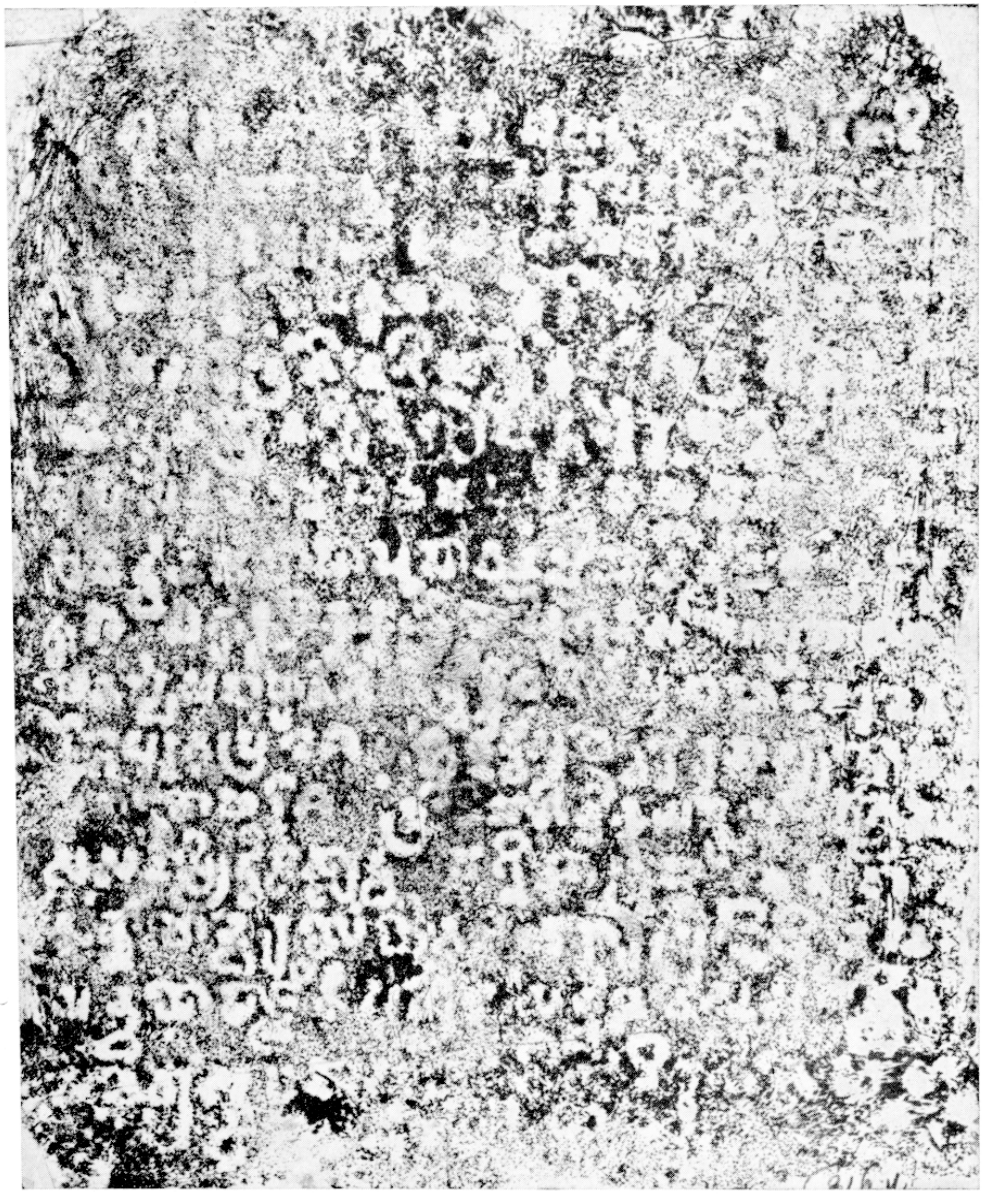
Pendant l'impression de cet article, M. Ch. Archaimbault, Délégué de l'EFEO au Laos, à qui je devais déjà les premières photographies de la stèle, m'a fait parvenir une photographie aérienne d'un intérêt exceptionnel (reproduite ci-après, pl. V). Elle représente la région dont la fig. 4 (ci-dessus, p. 211) donne un schéma approximatif, établi d'après le croquis topographique de L. de Lajonquière (*Inventaire*, II, p. 76, fig. 25), et complété grâce à des renseignements de M. Archaimbault.

Sur cette photographie, on reconnaît aisément le terrain de la Mission catholique, marqué par un petit quadrilatère encadré de blanc en bordure du fleuve, la route en direction de l'Ouest-Sud-Ouest menant au monument de Văt Ph'u, au Nord de la Mission le cours d'eau nommé Huei Să Huă qui a sur la photographie un tracé beaucoup plus sinueux que sur le croquis, enfin le Huei P'a Nôn au Sud de la Mission.

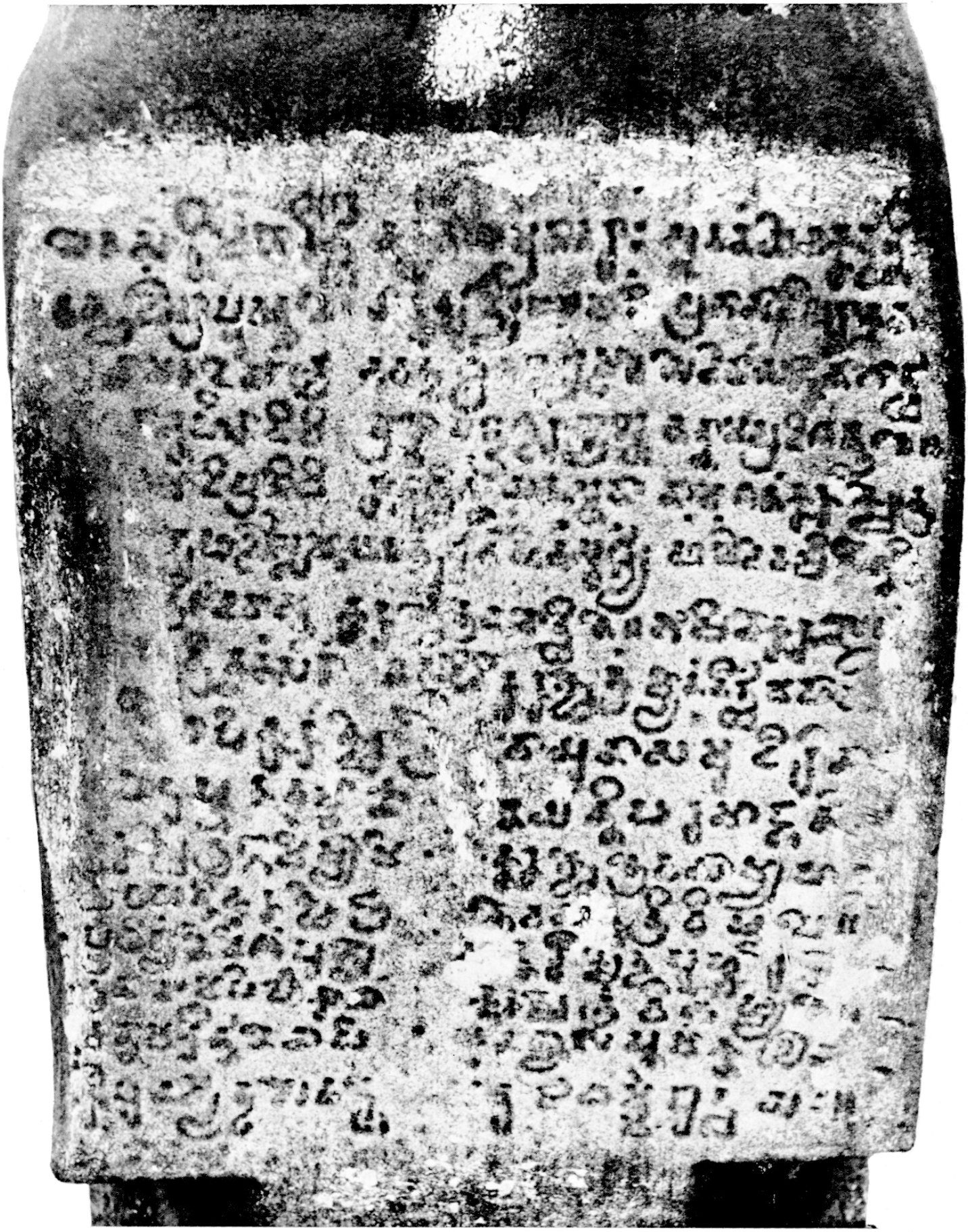
Le grand intérêt de la photographie réside dans la présence d'un quadrilatère concentrique à celui de la Mission, mais beaucoup plus grand, et marqué par une double enceinte dont le tracé, sans doute peu visible au sol, est parfaitement net à l'observation aérienne. S'agit-il de l'enceinte délimitant le terrain du Kurukṣetra de l'inscription? D'après la stance XIX, ce *tīrtha* mesurait un demi *yojana* de largeur (*āyāma*) : malgré l'incertitude sur la valeur exacte du *yojana* au v[e] siècle sur les bords du Mékong, il ne serait pas impossible que l'enceinte visible sur la photographie correspondît au terrain du Kurukṣetra, surtout si le fleuve, comme il apparaît probable, en a rongé la partie orientale.

Quoi qu'il en soit, il y a en cet endroit, à n'en pas douter, un site archéologique méritant une prospection et même des fouilles. Je rappelle que L. de Lajonquière, décrivant le terrain de la Mission (*Inv.*, p. 76) signalait que : « A l'emplacement de l'église actuelle, on voit aussi de nombreuses fondations de monuments en briques, et l'on prétend (nous n'avons pu le vérifier) que des remparts également en briques y entouraient ce que la tradition dit avoir été la ville des Chams. » S'agit-il des remparts révélés par l'observation aérienne? En tous cas, ce témoignage de L. de Lajonquière, qui m'avait échappé au moment de la rédaction de mon article, est un nouvel argument en faveur de l'origine chame de la stèle de Văt Luong Kău.

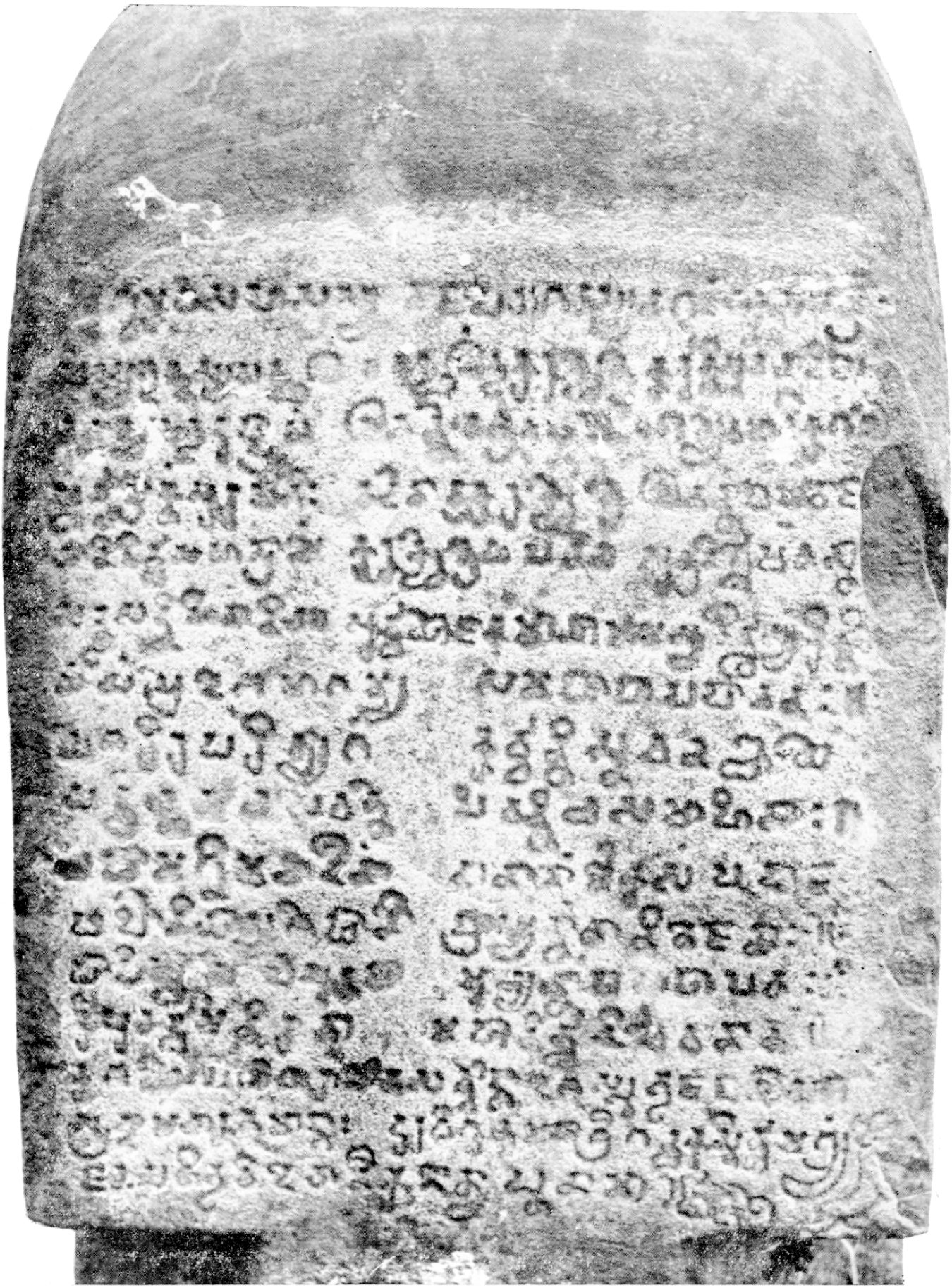
Stèle de Vât Luong Kau. Face A (*Nord*). [Photographie de la pierre.]



Stèle de Vat Luong Kau. Face B (*Ouest*). [Photographie d'un estampage.]



Stèle de Vát Luong Kau. Face C (*Sud*). [Photographie de la pierre.]



Stèle de Vat Luong Kau. Face D (*Est*). [Photographie de la pierre.]

Photographie aérienne du site de Vat Luong Kău et de la Mission catholique de Basăk.
(Indochine, 1952; cliché 056-049.)